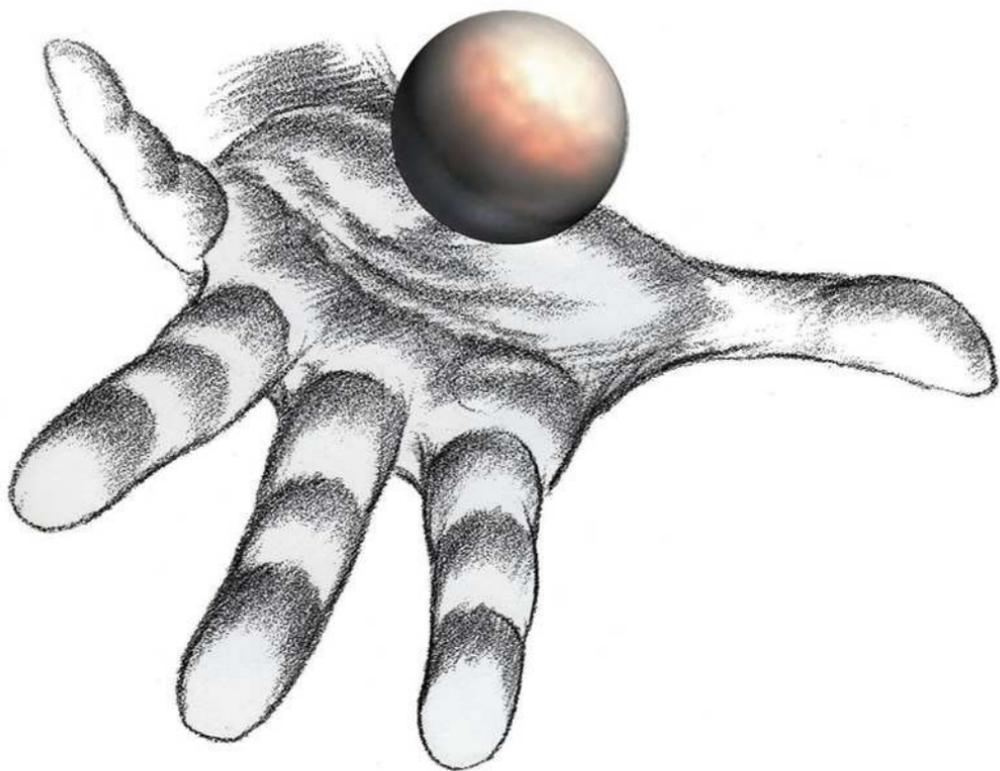


Fabien Chaubard

# Les Gardiens du Temps





Fabien Chaubard

# Les Gardiens du Temps

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3351-0

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*Ce soir-là, comme d'habitude, je me rendais tranquillement à mon travail.*

*Je regardais la route, roulant nonchalamment, la main légère sur le volant, perdu dans quelques songes fantastiques où se mêlaient super-héros et créatures de l'ombre...*



## Sommaire

Chapitre 1 – L’explosion atomique .....	9
Chapitre 2 – Comme dans un rêve .....	13
Chapitre 3 – La gendarmerie .....	31
Chapitre 4 – L’hôpital .....	35
Chapitre 5 – La fuite.....	45
Chapitre 6 – Les Gardiens .....	49
Chapitre 7 – Le passage.....	65
Chapitre 8 – L’élévation.....	71
Chapitre 9 – La planète Samar .....	89
Chapitre 10 – L’auberge.....	95
Chapitre 11 – Planète Damas .....	105
Chapitre 12 – La grotte.....	113

Chapitre 13 – La connaissance des Anciens.....	121
Chapitre 14 – Paris.....	139
Chapitre 15 – Le sacre .....	151
Chapitre 16 – Retour à Paris.....	159
Chapitre 17 – Trahison .....	169
Chapitre 18 – Le précipice.....	173
Chapitre 19 – Les Arakians .....	177
Chapitre 20 – La cité des Dômes.....	193
Chapitre 21 – Le vaisseau.....	203
Chapitre 22 – Les Anciens.....	221
Chapitre 23 – L’attaque .....	227
Chapitre 24 – La planète Tabos .....	231
Chapitre 25 – Le réveil .....	245

## Chapitre premier

### L'explosion atomique

Ce soir-là, le temps était particulièrement doux et le soleil rougeoyant renvoyait sa chaleureuse lumière sur les collines environnantes.

C'était magnifique de voir toutes ces couleurs se mélanger les unes avec les autres. Elles glissaient et pénétraient subtilement les nuages. On aurait presque dit un paysage fantastique, une vallée magique.

À cette époque, je travaillais dans une petite usine au nord de Sens, et j'avoue que je n'avais pas très envie d'y aller.

La fenêtre ouverte, je sentais cette douce chaleur d'été se mêler au parfum des fleurs sauvages, qui enivrant mes narines, me rendait l'humeur *flânante*.

Me sortant de mes songes, une sonnerie de téléphone se mit à retentir.

Bien évidemment, mon portable était tout au fond de ma poche et, en le sortant, je le fis malencontreusement tomber sur le sol de la voiture.

Le téléphone continuait à sonner...

Un bref regard oblique dans mon rétroviseur et, d'un coup de volant bien calculé, je me mis sur le bas-côté de la route.

Qui pouvait bien m'appeler à cette heure-ci ?

Je m'étais à peine penché pour le ramasser qu'un vif éclair de lumière m'enveloppa. C'était si puissant que j'en fus presque aveuglé. Surpris, je relevais la tête en me protégeant du mieux que je pouvais avec mon avant-bras. Mais la lumière en était si éclatante que je dus fermer les yeux...

Au bout de quelques secondes interminables, je découvris au travers de mon pare-brise une immense boule de lumière qui crevait les hautes couches atmosphériques en embrasant tout le ciel...

J'étais pétrifié, je ne savais plus comment réagir. Je ne pouvais pas croire ce que je voyais, cette explosion atomique ne pouvait pas être réelle. Et pourtant...

Reprenant brutalement mes esprits, je tournai la tête en arrière pour faire demi-tour. Mais je découvris que les conducteurs des autres véhicules s'étaient eux aussi arrêtés, complètement abasourdis par cette vision d'horreur.

Pris de panique, j'écrasai l'accélérateur de toutes mes forces, mes pneus se mirent à hurler dans une épaisse fumée blanche. Je devais fuir coûte que coûte...

Les gens autour de moi, dans une sorte de torpeur hypnotique, étaient sortis de leurs véhicules et montraient du doigt le ciel embrasé. D'autres à genoux priaient en pleurant, le regard fixe dans la direction de l'apocalypse qui se déroulait devant eux.

Le ciel rouge comme le sang dans un grondement titanésque embrasait maintenant toutes les collines. Les arbres comme pulvérisés par ce vent brûlant se désintégraient littéralement sur son passage.

Les collines, soufflées comme de vulgaires châteaux de cartes, s'effaçaient les unes après les autres, et moi toujours cramponné à mon volant, je hurlais ma peur et mon désespoir, tel un dément poursuivi par ce cauchemar.

En un clin d'œil, je sentis la voiture s'arracher du sol dans un hurlement de métal...

Puis, ce fut le noir.

C'est là que tout a commencé, juste après avoir perdu connaissance.



## Chapitre 2

### Comme dans un rêve

Je me suis réveillé sur le bas-côté de la route en hurlant...

Le soleil était tout à coup haut dans le ciel et la chaleur écrasante dans l'habitacle en était étouffante...

Les mains crispées autour de mon volant, les yeux exorbités, je restais là, stoïque...

Je ne comprenais pas... J'observais du regard les alentours... Mais je ne comprenais pas !

Aucune ne trace autour de moi d'une quelconque explosion. Rien n'avait bougé, comme si tout cela n'avait été qu'un rêve, le mélodieux gazouillis des oiseaux qui résonnait dans la verte campagne avait remplacé le terrible chaos...

Complètement déboussolé par cette apparition champêtre, j'en déduisis très rapidement que j'avais dû avoir un malaise et imaginer toute cette histoire... Oui, cela ne pouvait être que cela, et pourtant autour de moi je ne reconnaissais rien... Je ne comprenais pas, je ne comprenais rien, il faisait chaud et j'avais mal à la tête.

Sans autre explication, le teint blafard, je tournai la clef dans le contact. La voiture dans un vrombissement nerveux me propulsa sur la route. Cette histoire me préoccupait.

Mais, très vite, je découvris que les choses avaient changé...

Tout d'abord en regardant les autres véhicules. Des voitures de collection, apparemment une sorte de défilé de collectionneurs qui circulaient devant moi depuis plusieurs minutes... Sur le coup, je me suis dit que cela devait être sûrement normal, mais il y avait autre chose...

Il n'y avait plus de feux tricolores et les gens étaient habillés à l'ancienne mode. Ils paraissaient faire partie d'un immense carnaval. Au début, j'avoue que j'eus un léger sourire, mais...

Les arbres, les maisons, tout avait changé. Tout était vieux et pourtant tellement neuf ! Je ne comprenais plus rien. C'était à devenir fou.

Passant les vitesses avec brutalité, je traversai ses villages qui autrefois n'avaient eu aucun secret pour moi. Mais arrivé à l'entrée de ma ville, celle que je connaissais par cœur, je posai le pied sur la pédale du frein...

La voiture s'immobilisa, le lotissement neuf avait disparu et à sa place résidait un immense champ de blé... Comment cela se pouvait-il ?

Et même, sur ma droite, un bâtiment sorti de nulle part, aussi ancien que la vieille ville, trônait comme s'il avait toujours été là.

À coup sûr j'avais dû me tromper quelque part, pourtant le panneau indiquait bien ma ville...

En remontant vers les promenades, les choses se compliquèrent et très vite, sans m'en rendre compte, je me perdis...

Les rues n'étaient plus les mêmes et, par endroits, il n'y avait même plus de goudron ! Le pavé l'avait remplacé...

Des gens d'un autre âge me regardaient passer, le regard hagard, comme s'ils n'avaient jamais vu de leur vie une voiture comme la mienne...

Au bout de quelques minutes à tourner en rond, énervé, chahuté constamment par les pavés, je découvris ce qui aurait dû être mon quartier...

Là, devant mes yeux médusés, la route s'arrêtait brutalement sur un champ. Un champ vide, des herbes folles... Tout ce que je connaissais avait disparu... Les maisons, les gens, mes amis...

Je suis resté là, assis dans ma voiture. Je ne comprenais plus rien – ou plutôt si, je commençais à comprendre ce qui m'était arrivé. Mais je ne voulais pas y croire, alors, j'ai ouvert la portière et je suis descendu. Je voulais parler, j'en avais besoin, pour me rassurer. Pour savoir si je ne rêvais pas et pour trouver une issue à ce cauchemar.

Dans ma tête, tout se bousculait. Je voyais ma femme, l'explosion atomique... J'aperçus au loin une vieille femme qui marchait lentement vers moi. Je m'approchai doucement d'elle et lui demandai :

« Bonjour Madame, pardonnez-moi ; nous sommes toujours à Joigny, ici ?

Celle-ci me regarda avec un petit air d'incompréhension, puis elle me dit en souriant :

– Oui, Monsieur, nous sommes à Joigny, chemin des Cataires. »

Chemin des Cataires ? Je ne connaissais pas ce chemin. Normalement, cela aurait dû être rue Alphonse Babillar ? Mais, en quelle année étions-nous ?

La vieille femme, en voyant l'expression de mon visage, changea d'attitude :

« Vous êtes perdu ? Vous êtes tout bizarre et tout pâle, mon bon monsieur, vous cherchez quelqu'un ? »

Je restais là devant elle, sans comprendre, complètement hébété. Je n'osais pas lui demander en quelle année nous étions « normale... »

Puis, ravalant ma salive, je me lançai :

« Je peux vous demander en quelle année nous sommes, Madame ?

La vieille femme fronça les sourcils et, me prenant probablement pour un fou, me tourna résolument le dos.

Pourtant, en s'éloignant, elle me cria :

– En 62, nous sommes le 25 août 1962... »

En 1962 ? Mais alors, j'avais fait un bond de quarante-cinq ans en arrière ! Quarante-cinq ans ! Je ne voulais pas y croire, je ne pouvais pas y croire.

Pris soudainement de panique, je réalisai que j'avais besoin d'aide ! Mais, qui pouvait m'aider ? J'étais désormais seul au monde... Ma vie, mon travail, mes enfants n'existaient pas encore !

Je remontai lentement en direction de la voiture, je devais trouver une solution, il y avait bien mes parents, mais, à l'époque, je n'avais que deux ans...

Et pourquoi pas ? Cette supposition me réchauffait le cœur, je n'étais peut-être plus seul. J'allais pouvoir me poser et réfléchir...

Sur cette pensée, je remontai dans ma voiture et mis la clef de contact.

Je me posais beaucoup de questions, mais je devais rester positif. Cela allait me faire drôle de revoir la maison dans laquelle j'avais grandi ! Cela faisait tellement longtemps que j'avais quitté Monéteau, cette petite ville près d'Auxerre... Mes parents habitaient alors dans une petite maison que mon père avait retapée. Allaient-ils me croire ? Comment leur expliquer toute cette histoire sans qu'ils me prennent pour un dément ?

J'étais si mal au fond de moi qu'inconsciemment je levai les yeux vers le ciel et invoquai le Seigneur.

Des larmes se mirent à couler le long de mes joues en petites gouttes chaudes sans que j'en sois réellement conscient.

Les maisons ne ressemblaient en rien aux souvenirs inscrits dans ma mémoire, en fait, je roulais sans trop regarder autour de moi, comme si en ignorant la réalité, tout pouvait peut-être reprendre sa place... Mais au bout de quelques minutes, bizarrement, je fus envahi par un étrange sentiment, peut-être le fait de revoir mon père et de retourner vers mon enfance, vers mes meilleures années.

Je roulais toujours sans trop « regarder » autour de moi, sans trop chercher, lorsque, brusquement, au coin d'une rue, les choses devinrent plus familières. L'école primaire était là. C'était comme si c'était hier...

Sortant de nulle part, je vis apparaître au coin de l'impasse, la vieille maison de Pilou, avec ses lierres qui, dégoulinant sur la grille de la mère Grossard, me

rappelaient tous ces éclats de rire qui m'avaient vu grandir.

C'était un étrange sentiment de revoir tous ses lieux.

Les yeux grands ouverts, je sentais l'univers qui évoluait autour de moi, comme s'il m'appartenait, comme si tout cet endroit était à moi, sensation enivrante, ravissant ma mémoire...

Je poussai la visite plus loin.

Arrivé devant la maison de mes parents, je fus assailli par mille et une questions. « Que faire ? » Je ne savais pas vraiment ce qui allait se passer et je me doutais que mes parents ne comprendraient pas tout de suite qui j'étais...

Et puis, il y avait la voiture.

Étrange sentiment. Là, sûrement à l'intérieur, se trouvaient ma chère petite maman et puis aussi mon père, qui, à cette époque, devait être encore vivant.

Assailli par ces sentiments, je me sentais tout à coup comme « interdit », comme si ce monde-là, brutalement, n'était plus pour moi.

Contraint, sans trop savoir pourquoi, je suis remonté lentement vers le haut du lotissement, jusqu'à la lisière de la forêt. Là, j'ai coupé le moteur. Je me disais qu'il valait mieux attendre le soir, cela me paraissait plus sage et puis j'avais besoin de me reposer.

Le bruit du silence de la voiture résonnait en moi comme des « milliers de sensations appartenant au passé s'entrechoquant les unes avec les autres. »

J'avais chaud, et vu la hauteur du soleil au travers des arbres, il devait être au moins trois heures de l'après-midi...

Je jetais un œil sur ma montre : deux heures du matin ? Après un rapide calcul j'en déduisis qu'il devait y avoir environ six heures de décalage horaire. Je comprenais maintenant pourquoi j'étais fatigué.

Las, je me suis étendu sur mon siège à l'ombre de cette forêt où j'avais tant joué. Mais les choses étaient si confuses dans mon esprit torturé que j'eus beaucoup de mal à m'endormir...

Vers la tombée de la nuit, malmené par de violents cauchemars, j'ouvris les yeux, j'étais en sueur. Il faisait encore très chaud.

Prenant mon courage à deux mains, d'un quart de tour de clef, je démarrai la voiture et, lentement, me dirigeai vers notre maison.

J'ai dû faire au moins deux fois le tour du quartier avant de m'arrêter doucement devant la porte.

Il n'y avait personne dans la rue.

« Allez, David, courage ! » me dis-je en moi-même pour me motiver. Machinalement, je frappai à la porte d'entrée. Ce fut ma mère qui m'ouvrit...

« Oui, oui, j'arrive... » dit-elle.

Mon cœur battait si vite que le sang me montait à la tête.

La porte s'ouvrit et je restai bouche bée : là, devant moi, se trouvait ma chère maman. Cela faisait si longtemps que je ne l'avais pas vue que mon cœur se mit à accélérer !

« Heu, je ne sais pas comment, heu, je voudrais vous parler... »

Ma mère me regarda en fronçant les sourcils. Je me ressaisis.

– Pardonnez-moi, mais je dois vous parler, m’entretenir avec vous de quelque chose d’important et de grave.

– De grave ? Que s’est-il passé ? Entrez, entrez, Monsieur. »

En un instant, je reconnus l’odeur de la maison, sa substance même. Des souvenirs se projetèrent en moi comme des vagues déferlantes.

Cela sentait l’encens mêlé au parfum de la cire d’abeilles. Je restais là, devant la porte d’entrée, comme bloqué par un invisible mur.

« Entrez, je vous en prie », insista ma mère.

Le couloir n’avait pas changé, tous ces objets, ces souvenirs, la porte donnant sur la cuisine et le vieil escalier. Il y avait même ce vieux vase que j’avais cassé d’un coup de colère il y a fort longtemps.

La maison était si belle, un peu comme une complice, elle s’ouvrait à moi.

Dans l’angle du couloir qui donnait sur la cuisine, je vis mon père, assis sur un vieux tabouret, le regard absent. Ma mère m’indiqua la pièce de la main...

« Monsieur a un message important à nous communiquer, une nouvelle assez grave, dit-elle en regardant mon père.

Puis, avec son fameux sourire énigmatique :

– Asseyez-vous, je vous en prie. »

Mal rasé, les cheveux hirsutes, mon père se leva timidement pour me saluer. Maman m’avait toujours dit que mon père avait été quelqu’un de très bien éduqué. Il me tendit la main, je fis de même...

Puis, sûrement fatigué par sa journée, il se rassit sur son vieux tabouret, les deux mains frottant le bois